Document généré le 1 juil. 2025 01:53

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme

Antoine de Bourgogne. Les Vices de la langue et leurs remèdes, éd. intro. et commentaires Pierre Martin

Alison Adams

Volume 34, numéro 3, été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1106353ar
DOI : https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17026

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)
2293-7374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Adams, A. (2011). Compte rendu de [Antoine de Bourgogne. Les Vices de la langue et leurs remèdes, éd. intro. et commentaires Pierre Martin]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, *34*(3), 203–205. https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17026

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Book Reviews / Comptes Rendus

Antoine de Bourgogne.
***Les Vices de la langue et leurs remèdes*, éd. intro. et commentaires Pierre Martin.**
Collection Savoirs et Curiosité. Neuilly: Atlande, 2009. 320 p. ISBN 978-2-3503-0069-6 19 €

La série « Collection Savoirs et Curiosité » se vante de mettre à disposition de « l'honnête homme » des textes rares, tout en y ajoutant des analyses exigeantes. Cette édition par Pierre Martin arrive à bien réaliser ce double but. En fait, Martin offre au lecteur non seulement un moyen de s'approcher d'un texte peu connu (texte qu'il avoue avoir choisi plus ou moins au hasard), mais en même temps une entrée dans le monde emblématique qui joua un rôle essentiel, partout en Europe, au seizième et au dix-septième siècle. Monde d'ailleurs qui n'est pas si loin du nôtre, profitant du jeu entre texte et image pour nous instruire et nous divertir.

Le *Linguae vitia et remedia* d'Antoine de Bourgogne (première édition 1631 ; deuxième édition, reproduite par Martin, 1652 [non 1651 comme nous trouvons parfois dans les notes]) est un ouvrage sérieux et didactique, en latin. Martin nous donne au verso le texte original (quatre vers), mais corrigé quelquefois sur celui de la première édition, et accompagné d'une traduction en français moderne. Les *picturae*, partie intégrante de l'emblème, occupent la page recto en face : il faut se demander pourquoi on a interverti l'ordre de l'original où l'image au verso précède le texte au recto en face. De toute façon, ce sont de charmantes gravures, basées sur les dessins du peintre Diepenbeek qui, lui, aurait reçu ses ordres de la main d'Antoine de Bourgogne. Dans les éditions originales, il s'agit d'un tout petit livre de poche, mais dans cette édition moderne, le lecteur ne peut qu'apprécier les images agrandies, qui nous épargnent le besoin de la loupe dont Martin s'est sans doute servi. Ces images attirent le lecteur — l'on voit animaux, parfois exotiques, scènes intérieures et extérieures, maisons pauvres et maisons riches. Aucun détail ne manque. Et ce

sont justement ces détails, analysés avec la plus grande patience par Martin, qui fournissent la clef de la bonne interprétation.

Cette interprétation savante se trouve à la fin du livre, ce qui encourage le lecteur à réfléchir indépendamment sur chaque emblème, avant de recourir aux notes qui, s'appuyant sur les connaissances qui seraient à la disposition d'Antoine de Bourgogne, éclaircissent image et texte. C'est le frontispice d'abord qui subit le regard minutieux de Martin. Son analyse, et ainsi toute son interprétation du livre, se différencie de celle de Toon van Houdt, éditeur de la première édition du *Linguae vitia et remedia* publié par Brepols en 1998. Alors que Van Houdt souligne l'influence d'Érasme sur certains éléments du frontispice, et aussi en général, Martin affirme que la plus grande influence sur Antoine de Bourgogne, élevé par les Jésuites et prêtre durant la période de la Contre-Réforme, serait moins le *Lingua* d'Érasme, condamné à cette époque comme hérétique, que le passage biblique (*Jacques*, 3) d'où vient l'image de la langue qu'il faut brider, et à laquelle Érasme fait référence. Surtout, cependant il insiste sur l'importance de l'influence des écrivains jésuites de la Contre-Réforme, tels Johannes Pelecyus et Jérémie Drexel. Ce n'est pas qu'Antoine de Bourgogne ne connaît pas Érasme, mais plutôt qu'il évite de s'y référer : au contraire, quand il lui est le plus proche, il cache systématiquement son influence, en citant une autre source, souvent ancienne. L'analyse détaillée du frontispice auquel Martin dédie une vingtaine de pages sert, pour le lecteur plus avisé, d'introduction perspicace à la lecture de l'ouvrage. En fait, selon Martin il s'agit d'un livre bien savant et très sérieux dont le but est de permettre à ses lecteurs d'échapper aux peines de la mort, c'est-à-dire de la damnation, pour atteindre la vie éternelle.

C'est dans ce contexte qu'Antoine de Bourgogne élaborerait ses emblèmes, structurés pour souligner cette polarité : le livre est divisé en deux parties, les vices de la langue, et les remèdes. Les emblèmes sont numérotés, et ceux de la deuxième partie reprennent exactement les vices de la première pour en offrir le remède. Ainsi le lecteur est invité peut-être à lire non en séquence, mais en sautant de la première à la deuxième partie, du côté négatif, vers le côté positif. Quoi qu'il en soit, Martin commente tous les emblèmes dans les notes à la fin du livre. Même s'il ne s'attarde pas sur les emblèmes comme sur le frontispice, il nous y fait observer des détails visuels faciles à rater, il retrace les sources (classiques, bibliques, etc.), et il éclaircit le sens profond de l'emblème.

Le placement des notes érudites à la fin du livre peut nous sembler agaçant. D'autre part, il nous fait tenter une lecture personnelle, une lecture d'« honnête

homme », qui correspond au but de la série. Lire et relire, rapprocher texte et image et y réfléchir, c'est le mode de lecture que demandent les emblèmes. Pierre Joly, qui traduisit et glosa en quelque sorte les emblèmes de Jean Jacques Boissard (*Emblematum liber/Emblemes latins*, 1584/88), parle du plaisir (de la « délectation ») qui dérive de ce genre de lecture, de « la recherche que l'on fait comme à tâtons », pour arriver au sens moral caché sous « un voile agréable ». Cette édition nous permet de retrouver ce plaisir.

ALISON ADAMS, *University of Glasgow*

Bellenger, Yvonne, Jean Céard et Marie-Claire Thomine-Bichard (éds).
La Poésie de la Pléiade. Héritage, influences, transmission. Mélanges offerts au Professeur Isamu Takata par ses collègues et ses amis.
Paris: Éditions Classiques Garnier, 2009. 437 p. ISBN 978-2-8124-0044-5 (broché) 68 €

Le premier volume de la nouvelle série « Rencontres » des Éditions Garnier est publié en hommage à un grand érudit japonais et l'on ne peut que s'en réjouir. Le professeur Isamu Takata, qui a enseigné à l'Université Meiji pendant plus de quarante ans, est un spécialiste bien connu de la littérature du XVIe siècle. Auteur d'ouvrages scientifiques et de publications pédagogiques, il est aussi le traducteur de Ronsard, ce qui lui a valu le Grand Prix de la traduction littéraire au Japon. Il est le fondateur de la Société des Amis de Ronsard du Japon avec sa publication annuelle bilingue, la *Revue des Amis de Ronsard* (*RAR*).

Les dix-neuf communications rassemblées dans ce volume sont groupées en trois sections chronologiques délimitant un « avant » de la Pléiade (ses sources), un « pendant » (son œuvre) et un « après » (sa réception). Bien qu'il ne soit pas possible de rendre compte dans le détail d'une série d'études aussi riches, il nous a semblé utile de signaler la nature et la portée de chaque communication aux fervents lecteurs de la Pléiade. Ainsi, du côté des sources, on notera les variations sur le *topos* lucrétien du *suave mari magno* de Ronsard à Aubigné (F. Lestringant) ; les descriptions de jardins chez Belleau, inspirées par non seulement par Ovide et la Bible mais par l'horticulture de son époque (J. Braybrook) ; les versions de la colère féminine de Virgile (Didon oblige) chez